

PROLOGUE

Singapour, avril 1865

La chaleur moite de Singapour enveloppa Isabella Saunders comme une couverture chaude alors qu'elle se rendait à l'entretien. Il y avait maintenant trois semaines qu'elle cherchait une place : gouvernante, préceptrice, dame de compagnie, secrétaire particulière... N'importe lequel des emplois offerts par voie d'annonce dans le *Straits Times*. Pour la plupart, les gens à qui elle avait écrit n'avaient même pas pris la peine de la voir, s'étaient contentés d'envoyer une réponse d'une ligne disant que le poste était pourvu.

Cette employeuse, en revanche, avait envoyé un mot aimable l'invitant à prendre le thé. Cela signifiait assurément qu'elle avait une chance. Dans le cas contraire... elle frémissait de penser à ce qu'elle ferait.

Elle frappa à la porte et on l'introduisit dans une maison confortable. Elle sourit alors que des voix enfantines résonnaient à l'étage. Elle aimait bien les enfants. Ils ne trichaient pas avec la vie.

La bonne la laissa dans le vestibule pour aller prévenir sa maîtresse. Lorsqu'elle revint, elle fit entrer Isabella dans une petite pièce à l'arrière de la maison.

Mrs Wallace se leva et la regarda, consternée.

— Oh, ciel !

Isabella se raidit.

— Y a-t-il un problème ?

— Je ne m'attendais pas à quelqu'un d'aussi jeune.

— J'ai vingt-neuf ans, madame Wallace.

— Vous paraissez moins.

La porte s'ouvrit soudain et un jeune homme passa la tête.

— Maman, je...

Il s'interrompit pour dévisager Isabella, souriant, et elle perdit espoir. Elle ne voulait surtout pas que le fils de la maison s'intéressât à elle. Elle jeta un bref regard à Mrs Wallace et constata que son visage s'était figé.

— Je suis occupée, James. Reviens dans un moment.

Il s'attarda pour contempler encore Isabella, puis s'éloigna dans le corridor en sifflotant.

— Je regrette, vous ne convenez pas, mademoiselle Saunders.

Mrs Wallace sortit un mouchoir plié, bordé de dentelle, et, d'un geste automatique, essuya la sueur qui perlait à sa lèvre supérieure.

C'était le refus le plus rapide et le plus brutal qu'Isabella eût subi jusqu'à présent.

— Pour quelle raison ? Vous ne m'avez pas même demandé quelles étaient mes compétences ou mon expérience.

— La raison devrait vous sauter aux yeux. J'ai un fils impressionnable au mauvais âge pour accueillir une personne comme vous dans la maison. Je n'emploie jamais de gouvernante qui soit jeune et jolie.

— Mais je ne ferais...

Mrs Wallace leva une main.

— Vous ne feriez peut-être rien de mal vous-même, mais il est assez jeune pour se conduire stupidement. Je suis désolée.

Sa voix s'adoucit un peu et elle posa une pièce de monnaie sur la table.

— Voici pour vous dédommager de votre temps et de votre déplacement jusqu'ici. Je suis vraiment désolée.

Isabella aurait voulu repousser la pièce, mais sa situation ne lui permettait pas de se montrer fière.

— Merci pour votre bonté, madame, s'entendit-elle répondre. Et si vous entendez parler d'une place pour laquelle je pourrais convenir...

— Je vous le ferai savoir.

Elle réussit à sortir de la maison avant de céder aux larmes et resta un moment à lutter pour se ressaisir. Lorsqu'elle eut chassé son envie de pleurer, elle repartit vers le meublé qu'elle avait partagé avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci le mois précédent.

Elle traversa la longue structure métallique du pont Elgin en direction du sud, de la partie indigène de la ville, précisément du quartier chinois, se frayant un chemin dans la foule affairée. Les enfants passaient à toute vitesse, criaient et appelaient, les robustes matrones ne s'écartaient devant personne et les coolies à la poitrine nue, vêtus de pantalons bouffants qui se terminaient aux genoux, transportaient au pas de course des charges variées, parfois en équilibre aux extrémités d'une perche.

Aucun d'eux ne semblait souffrir de la chaleur moite, mais de nombreux Européens la trouvaient éprouvante et faisaient leur gymnastique très tôt le matin. Isabella s'y était accoutumée. Pourtant, quelquefois, elle rêvait des brises fraîches, vivifiantes, de l'Angleterre.

Au-dessous d'elle, amarrées au bord de l'eau, s'alignaient de petites embarcations, souvent habitées par des familles entières. Elle ralentit. Elle ne se lassait pas de les regarder. Ces gens étaient si bien entourés, pensa-t-elle, un peu envieuse. Ils l'observèrent, car en règle générale les femmes européennes ne sortaient pas non accompagnées.

Elle était seule, à tous égards maintenant que ses deux parents étaient morts, notamment durant les lentes heures sombres de la nuit, qui la terrifiaient.

Son père avait été employé de bureau au sein de la Compagnie des Indes orientales, sa mère une fille de pasteur qui s'était mésalliée. Dans les premiers temps, ils avaient aimé vivre à Singapour, où les domestiques étaient si bon marché. Son père les avait amenées ici avec le vif espoir de faire fortune en

Orient, mais il s'était mis à fumer de l'opium et à jouer. Peu à peu, il avait tout perdu, jusqu'à sa vie.

À présent, l'un et l'autre ayant disparu, Singapour faisait presque l'effet d'une prison à Isabella et, plus les jours passaient, plus son avenir l'inquiétait. Elle n'avait pas d'argent pour payer la traversée de retour en Angleterre, pas d'amis vers qui se tourner, ni ici ni là-bas en Angleterre, pas même une langue en commun avec la plupart des gens qu'elle côtoyait.

Sa cousine Alice, qui était davantage une petite sœur pour elle, avait vécu avec eux pendant plusieurs années. Mais, il y avait trois ans de cela, la jeune femme d'une naïveté affligeante avait cru aux mensonges de Nicholas Renington et, lorsque défense lui avait été faite de le fréquenter, s'était enfuie pour l'épouser. Évidemment, il ne l'avait pas épousée. Ce genre d'homme ne s'encomrait pas d'un mariage.

Quelques mois plus tard, une autre femme s'était installée chez lui et nul n'avait semblé savoir ce qu'était devenue sa cousine, encore moins s'en préoccuper. Isabella avait arrêté Renington un jour dans la rue pour lui poser la question : haussant les épaules, il avait dit qu'Alice l'avait quitté et qu'il ne savait pas où elle était à présent, ni avec qui elle vivait. Tout en parlant, il avait regardé le corps d'Isabella avec une insistance si outrageante qu'elle s'était éloignée en hâte, les joues empourprées.

Elle pensait souvent à sa cousine et regrettait de ne pas même savoir si elle était saine et sauve. Alice était paresseuse et irréfléchie, mais drôle et affectueuse aussi. Elles avaient été proches parce qu'elles n'avaient personne d'autre – jusqu'à la rencontre avec Renington. Après cet épisode, la mère d'Isabella lui avait interdit de renouer avec sa cousine si jamais celle-ci réapparaissait, ou même de lui parler dans la rue.

Isabella secoua la tête. Pourquoi revenir là-dessus ? C'était bel et bien terminé. Alice était partie.

Une fois qu'elle eut franchi le pont fourmillant de passants, Isabella marcha plus vite, impatiente de rentrer. Elle se sentit soulagée lorsqu'elle tourna dans une étroite rue transversale

où moins de gens la dévisageaient, car ils s'étaient habitués à sa présence. Pourquoi devraient-ils lui prêter attention ? Elle n'était ni une riche Anglaise accompagnée de domestiques, ni un Européen marchant à grandes enjambées comme si le monde lui appartenait. Elle était presque aussi pauvre que la plupart d'entre eux.

Qu'allait-elle faire si elle ne trouvait pas de travail ? Il n'y avait pas d'emplois de petites bonnes, parce que les indigènes travaillaient pour des salaires dérisoires. Elle n'avait pas les compétences nécessaires pour devenir la femme de chambre d'une dame, ni, à dire vrai, l'envie de prendre soin de la chevelure et du corps d'une autre femme. Elle préférait utiliser ses capacités intellectuelles, mais cela était aussi suspect que son apparence. Personne n'accordait sa confiance à une femme intelligente, surtout si elle était assez jolie.

Et quoiqu'elle cousît bien, elle n'avait pas le talent de sa mère pour créer des robes ou en rafraîchir de vieilles. S'agissant des travaux de couture et de raccommodage ordinaires, les femmes indigènes travaillaient encore une fois pour des prix très inférieurs. De toute façon, elle n'aurait pas pu vivre de leur rémunération.

Lorsqu'elle arriva à son meublé, elle eut le souffle coupé à la vue de ses affaires déposées pêle-mêle devant la maison. Alors qu'elle se précipitait, le fils de sa logeuse se servit d'un bâton pour chasser un Malais en haillons qui essayait de lui voler son carton à chapeau.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, sachant qu'il parlait un peu anglais.

— Mère trouve nouveau locataire. Paie plus. Vous partir.

— Mais je n'ai nulle part où aller ! Et j'ai payé le loyer de la semaine en cours.

Il haussa les épaules et se retourna vers la porte.

— Missy.

Isabella fit volte-face. Un homme se tenait sur le côté. Il était plus grand que la plupart des Chinois, plus petit qu'elle néanmoins. Il ne paraissait ni vieux ni jeune et avait une

expression calme, assurée. Lorsqu'il s'adressa à elle dans sa propre langue, quelques mots prononcés lentement, elle se demanda si elle avait bien compris. Il existait une quantité de langues à Singapour, où vivaient des Malais, des Peranakan, des Chinois qui parlaient eux-mêmes la langue de leur région d'origine. Ayant besoin d'acheter sur les marchés, elle comprenait des mots ici et là, mais ses connaissances n'allaient pas plus loin.

L'homme attendit un instant puis répéta ce qu'il avait dit. Il semblait... non, il ne pouvait tout de même pas lui proposer une chambre ?

Lorsqu'il s'avança d'un pas, elle recula, redoutant le genre de prix qu'elle aurait à payer pour une chambre, étonnée aussi par son offre. Les élites des différentes nationalités vivant à Singapour se mêlaient dans les réunions mondaines, elle le savait, mais, quoiqu'il fût convenablement habillé, cet homme ne paraissait pas assez riche pour participer à l'une d'elles.

Pensait-il qu'elle vendrait son corps en échange d'une chambre ?

Il observa son visage puis, comme elle reculait encore, il secoua la tête d'un air de reproche et, avec un léger sourire, fit signe à quelqu'un de s'avancer : une femme beaucoup plus âgée. Vêtue d'une tunique et d'un pantalon bouffant sombre, elle avait une expression très désapprobatrice. Il lui posa une main sur l'épaule et dit simplement : « Mère. » Il attendit, la tête penchée, afin de s'assurer qu'Isabella avait compris.

Elle hocha la tête et répéta le mot.

Il la montra du doigt.

— Vous – sœur – chambre.

Il répéta les deux derniers mots. Il essayait sans doute de lui dire qu'elle serait en sécurité avec lui, et qu'elle partagerait une chambre avec sa sœur, ou bien qu'elle serait une sœur pour lui – elle ne savait pas laquelle des deux interprétations était la bonne. Et elle ne comprenait pas pourquoi il lui faisait cette offre, de toute façon. Il devait vouloir quelque chose d'elle en échange. Quoi donc ? Elle essaya en vain de le lui demander

dans une des langues locales et, ne trouvant pas de mots, l'exprima en anglais : « Pourquoi ? » Elle ouvrit les mains et s'efforça de manifester sa perplexité.

Il hocha la tête comme s'il comprenait sa question et se désigna du doigt. « Parer anglais. » Il montra sa propre bouche et dit quelque chose dans sa langue, puis secoua la tête, fronça les sourcils et déclara de nouveau :

— Parer anglais.

— Vous voulez que je vous apprenne à parler anglais ?

Il fit plusieurs fois oui de la tête, l'air d'avoir saisi ses propos. Certes, les gens en comprenaient souvent plus qu'ils ne pouvaient en dire dans une langue étrangère.

Si elle ne se trompait pas, si l'offre était sincère, ses difficultés pourraient s'en trouver résolues, provisoirement du moins. Mais oserait-elle faire confiance à cet homme ? Elle ne savait même pas comment il s'appelait.

À l'instant où elle allait le lui demander, un Anglais s'avança dans la rue. Il marchait avec arrogance, forçait les gens à lui céder le passage. Isabella aurait voulu éviter à tout prix que cet individu la vît dans sa situation présente.

Il s'arrêta près d'eux et posa un long regard sur ses affaires, puis sur son visage, avant d'observer son corps, comme il le faisait toujours. Renington, l'homme qui avait causé la perte de sa cousine Alice.

— Des ennuis, mademoiselle Saunders ?

— Cela ne vous concerne pas.

— Il me semble que vous avez été expulsée de votre meublé. Je me demande quelle peut bien en être la raison...

Tandis qu'il faisait le geste de frotter deux pièces l'une contre l'autre, elle comprit, horrifiée, qu'il avait dû soudoyer sa logeuse pour qu'elle la mît dehors.

— Qu'avez-vous fait pour contrarier les respectables habitants de cette rue ?

Elle frissonna devant son sourire avide.

— Ce que je fais ne vous concerne pas, insista-t-elle, s'éloignant de lui.

Et si cet incident contribuait à la rapprocher des deux Chinois, elle les préférerait infiniment à lui.

— Nous pourrions peut-être réexaminer ma proposition ? J'ai une maison et un lit à vous offrir, dit Renington avec une œillade. Je vous traiterai bien, je vous donnerai de l'argent et vous achèterai de beaux vêtements.

Elle se dressa de toute sa hauteur.

— J'ai déjà refusé et rien n'a changé depuis.

— Oh, je crois que tout a changé. Où allez-vous dormir cette nuit ? Mon jeune ami Wallace m'a informé que sa mère ne vous avait pas engagée.

Comment Renington l'avait-il su aussi vite ? Il était pareil à une araignée, tissant une toile pour la capturer. Cette pensée la décida. Elle se tourna vers le couple qui attendait patiemment sur le côté.

— Oui, je vous apprendrai à parler anglais. Comme une sœur, dit-elle en se tapotant la poitrine.

L'homme inclina la tête en signe d'acceptation et adressa quelques mots à sa mère, qui approuva. Il claqua des doigts : deux coolies surgirent d'une petite ruelle, des hommes vigoureux, bien bâtis, à l'attitude si déterminée que Renington battit en retraite devant eux.

Elle les regarda pendant qu'ils commençaient à organiser ses affaires, mais il fut bientôt évident qu'il y avait trop de bagages à transporter. L'un d'eux dit quelque chose à l'interlocuteur d'Isabella puis s'éloigna en hâte.

L'Anglais la dévisagea, éberlué.

— Vous partez avec lui ? Un indigène ?

— Je pars avec ce gentleman chinois et sa mère. Il souhaite apprendre l'anglais. J'ai besoin d'un toit. Je cherchais une place de gouvernante. Je viens d'en trouver une.

Pourvu qu'elle eût bien compris l'offre ! Du moins aurait-elle un peu d'espoir si elle s'en allait avec les deux Chinois. Elle n'en aurait absolument aucun si elle s'en allait avec Renington. Il avait détruit la vie de sa cousine Alice, et il voulait maintenant détruire la sienne.

Son nouvel employeur, lui, n'avait sans doute pas de visées sur sa vertu, estimait-elle ; en effet, il ne l'avait pas regardée de manière impudique. Les résidents européens considéraient qu'elle et sa mère étaient « devenues indigènes » après le décès de son père, ce qui suscitait une forte réprobation. Comme elle continuait à vivre seule dans le quartier depuis la mort de sa mère, les femmes originaires d'Europe la traitaient avec une extrême froideur et les hommes faisaient parfois des remarques qu'elle jugeait insultantes quand ils la croisaient dans la rue. Elle ne pouvait que les ignorer.

Les Chinois et les Malais murmuraient lorsqu'elle passait sur les marchés, mais ils ne lui disaient rien, pas plus qu'ils ne la touchaient ni ne la harcelaient. D'après les bribes qu'elle réussissait à saisir, ils étaient fascinés par ses cheveux roux et sa peau blanche, et certains semblaient amusés par ses pieds, qui étaient beaucoup plus grands que ceux de nombreuses Chinoises, en particulier les femmes à la démarche boitillante. Elle détestait voir leurs pieds bandés.

— Missy ! l'appela l'homme chinois.

Comme ils ne s'étaient toujours pas présentés, elle lui demanda :

— Votre nom, s'il vous plaît ?

— Lee Kar Ho.

Elle savait que les Chinois mettaient le nom de famille en premier ; Kar Ho devait donc être son prénom.

— Je m'appelle Isabella Saunders, dit-elle, puis, se désignant du doigt, elle répéta : Isabella Saunders.

— Isaberra Saunda, articula-t-il avec lenteur.

Sa mère articula aussi les deux mots, mais avec moins d'exactitude, et le prénom fut réduit à « Is-beh ».

Isabella ne savait pas ce qu'il avait compris de la discussion entre Renington et elle ; en tout cas, il restait une question importante à régler avant de partir. Elle montra son ancien logement et sortit une pièce de monnaie de sa poche.

— Ils me doivent de l'argent.

Il fronça les sourcils et elle essaya d'expliquer qu'on lui devait quatre jours de loyer. Elle sortit d'autres piécettes de sa poche, indiqua ses affaires désormais empilées sur la charrette à bras qu'avait apportée l'un des coolies et montra la maison ; elle fit le geste de payer, puis ouvrit la main avec l'air d'attendre qu'on lui rendît quelque chose.

— Ah.

Il s'approcha de la maison sur le seuil de laquelle la logeuse et son fils observaient la scène, immobiles. Ils s'inclinèrent respectueusement devant lui et, après un rapide dialogue, la femme jeta un regard mauvais à Isabella, fouilla dans sa poche et compta quelques pièces.

Il les rapporta à Isabella, les lui présenta dans sa paume. La somme était juste. Il lui prit la main et y déposa l'argent.

Sans qu'elle pût l'expliquer, cet échange valut à Isabella un signe de tête approbateur de sa mère.

Lorsque Mr Lee donna de nouveau le signal du départ, Isabella s'en remit au destin et se tourna pour le suivre. Sa mère vint marcher à côté d'elle, non pas de lui.

— Catin ! hurla Renington derrière elle. Catin chinoise !

Des larmes lui montèrent aux yeux et elle tenta de les sécher discrètement, mais la vieille femme les remarqua et cria quelque chose à son fils.

Celui-ci s'arrêta net, fit volte-face et braqua son regard sur Renington. Il ne dit rien, mais son expression était menaçante. L'Anglais fut le premier à baisser les yeux ; puis il s'éloigna en vitesse sans se retourner.

Mr Lee regarda Isabella.

— Nom ? dit-il en désignant Renington.

— Nicholas Renington.

Il répéta le nom deux fois et fronça les sourcils, se rendant compte qu'il l'avait mal saisi, alors elle le dit de nouveau, avec lenteur. Cette fois, il le prononça presque correctement. Il hocha la tête et le répéta encore, comme pour l'inscrire dans sa mémoire.

Sa mère marmonna quelque chose et ils reprirent leur chemin.

Isabella voyait la charrette transportant ses affaires cahoter devant eux, sentait les regards appuyés des gens qu'ils croisaient. Une brise molle remua un instant l'air chaud, soufflant dans la direction qu'ils suivaient. *Je marche dans le sens du vent*, pensa-t-elle. *Je ne sais pas où je vais. Mais je sais au moins où je ne vais pas.*

La tête haute, elle avança en silence. Quoi que l'avenir lui réservât, elle l'aborderait avec tout son courage.

Elle tenait peut-être ici sa dernière chance de construire une vie convenable, de gagner assez d'argent pour rentrer en Angleterre et se lancer à la recherche d'Alice. Sa cousine était certainement quelque part là-bas. Dans quel autre pays aurait-elle pu se rendre depuis Singapour ?

Oh, plutôt au ciel que ce ne fût pas une erreur d'accepter cet emploi !

Mr Lee la conduisit dans une autre partie du quartier chinois et s'engagea dans une rue de plus bel aspect que celle où elle avait habité. De chaque côté s'alignaient des maisons à boutiques, en brique et en tuile, hautes de deux étages, la boutique elle-même située au rez-de-chaussée. Il lui était arrivé d'entrer dans de tels magasins avec sa mère ou sa cousine, de longer les galeries qui bordaient les façades, d'examiner les marchandises, d'acheter un article pour l'une des clientes de sa mère, tissu ou passementerie, rarement quelque chose pour elle.

Sous les galeries larges de deux pas environ, des vendeurs de nourriture et d'autres marchands ambulants proposaient leurs denrées ; comme d'ordinaire dans ce quartier, il était impossible d'avancer vite car on devait se faufiler entre les obstacles. L'eau vint à la bouche d'Isabella et elle huma avec délectation alors qu'un homme tendait vers elle un plateau chargé de brochettes de viande.

La vieille femme lui lança un regard pénétrant, comme si elle devinait que sa compagne avait faim. Isabella s'empressa

de détourner les yeux. Elle vivait d'un unique repas quotidien, composé en général de riz et de légumes frits, et d'une poignée de riz nature le matin.

À sa surprise, ils s'arrêtèrent dans une boutique vendant de beaux tissus. Des pièces de soie éclatante étaient suspendues à des tringles près du plafond, les couleurs disposées d'une manière harmonieuse et attirante à la fois, tandis que d'autres morceaux étaient soigneusement pliés sur les étagères qui couvraient les murs latéraux et l'arrière du local. Une jeune femme en pantalon noir et tunique rouge impeccables servait une cliente. Elle lui consacra son attention complète jusqu'à ce que l'acheteuse, s'inclinant, eût quitté le magasin. Alors, elle se tourna pour leur sourire.

— Sœur, dit Mr Lee à Isabella, puis il adressa quelques mots dans sa langue à la jeune femme, qui sourit et salua la nouvelle venue.

Il précéda Isabella dans un étroit corridor menant vers l'arrière de la maison. Ils passèrent devant des pièces où elle aperçut de méticuleuses piles de marchandises. Tout au fond seulement se trouvait la vaste pièce réservée à la vie quotidienne.

Deux jeunes filles y travaillaient. À leurs vêtements élimés, Isabella devina que c'étaient des domestiques. L'une s'affairait auprès d'une énorme marmite placée sur un trou au-dessus d'un four en terre conique, dans lequel rougeoyait du charbon.

La pièce était meublée d'une table et de chaises, équipée d'étagères chargées de vaisselle, de petits ustensiles de cuisine et de récipients en faïence bleu et blanc qui pouvaient recevoir des mets et des épices, ainsi que de petits bocaux. Sur une étagère étaient rangés des bols du type que les gens utilisaient pour manger, un pot contenant des baguettes, un pot plus large d'où dépassaient de courtes cuillères en céramique, et un ou deux plats de grande taille. Tout était d'une propreté parfaite.

Mrs Lee parla à son fils et, lorsqu'il acquiesça, elle donna des instructions aux jeunes filles ; l'une d'elles quitta la pièce et monta à petits pas pressés l'escalier partant du corridor.

Mr Lee se dirigea vers la porte du fond : il cria quelque chose aux coolies qui s'étaient occupés des bagages d'Isabella et attendaient patiemment dans l'espace resserré entre leur rangée de maisons et la rangée voisine.

Ils apportèrent d'abord sa malle et sa grosse valise. Mr Lee lui fit signe et l'entraîna aussitôt hors de la cuisine dans l'escalier exigü. Il était si prompt qu'elle eut des difficultés à le suivre et il dut l'attendre en haut de la deuxième volée de marches. L'escalier débouchait sur une série d'étroits compartiments ouverts, certains contenant des nattes, d'autres remplis de marchandises.

Il y avait, presque au bout, un compartiment libre que la domestique venait de finir de balayer. Quelques objets étaient posés dans le couloir à proximité. Mr Lee désigna Isabella puis montra le compartiment.

Ce lieu minuscule était-il sa nouvelle demeure ? Devant son hésitation, Mr Lee indiqua les deux compartiments dans la partie la plus sombre puis pointa le doigt vers la domestique. Les deux compartiments suivants paraissaient un peu plus grands et, les montrant, il dit « Mère », « Sœur ». Enfin, ils revinrent au compartiment vide et il la désigna du doigt.

Que pouvait-elle faire sinon incliner la tête pour exprimer son accord ?

Les coolies arrivèrent avec la malle et Mr Lee regarda Isabella puis son compartiment, comme pour demander où ils devaient la poser.

Isabella se ressaisit et indiqua un endroit près de l'extrémité ouverte. Un par un, ils montèrent les rares meubles qu'elle avait réussi à garder, dont la petite table de sa mère, qu'elle utilisait pour écrire des lettres. Néanmoins, ils étaient trop nombreux pour tenir tous et lui laisser aussi un espace suffisant pour dormir.

Mr Lee fronça les sourcils. Il montra le compartiment voisin et la domestique se hâta d'y faire un peu de place. Il s'effaça pour permettre aux coolies d'installer la commode où Isabella le souhaitait dans son compartiment et d'entreposer d'autres

objets à côté. Pour terminer, ils déposèrent le linge de lit et son matelas roulé. Si certains parvenaient à dormir sur des paillasses à même le sol, elle trouvait ce mode de couchage trop inconfortable.

Malgré les objets relégués à côté, ses affaires étaient entassées à un point tel dans le petit compartiment qu'elle avait tout juste la place nécessaire pour son matelas, qui serait roulé durant la journée.

Mr Lee observa son visage avec attention. Lorsqu'il tendit le bras vers elle, une peur bleue l'envahit et elle recula brusquement. S'était-elle trompée sur ses intentions ? Mais il secoua la tête, sourit avec gentillesse et montra tour à tour leurs deux bouches. D'un geste, il la pria de redescendre l'escalier.

Le soulagement lui causa un accès de faiblesse et elle trébucha. Du bras, Mr Lee la retint, mais il la lâcha immédiatement et continua de descendre les marches.

Dans la cuisine, l'une des jeunes filles préparait un plat au parfum délicieux et l'autre sortait des bols. Mrs Lee indiqua à Isabella une place à l'extrémité d'un banc en bois, et la jeune cuisinière déposa un énorme plat de riz blanc fumant au centre de la table. L'autre fille apporta deux plats, le premier contenant une petite quantité de viande coupée en tranches très fines et le second des légumes en sauce. Les deux domestiques s'assirent ensuite au bout de la table.

Mrs Lee se mit à remplir les bols de riz, donnant le premier à son fils.

Quoiqu'elle eût très faim, Isabella ne commença pas à manger immédiatement, inquiète de ne rien connaître des règles à table. Elle se félicita d'avoir attendu lorsque tout le monde regarda Mr Lee, qui regarda alors sa mère : celle-ci saisit ses baguettes et prit une bouchée de riz. Chacun suivit son exemple, Isabella en fit donc autant.

Elle savait utiliser des baguettes, cependant elle était beaucoup moins habile qu'eux. Tous prirent un petit peu de viande et une quantité de légumes un peu plus importante, mais le riz était la principale chose qu'ils mangeaient, même Mr Lee.

Elle ne put s'empêcher d'opposer cette frugalité aux plantureux repas des Européens, aux grosses parts de viande.

La nourriture était exquise et, lorsque son bol fut vide, Mrs Lee fit un geste vers le plat de riz. Isabella hésita, ne voulant pas paraître gloutonne, mais la vieille femme la regarda d'un air perspicace, s'empara de son poignet mince et secoua la tête avec une exclamation désapprobatrice.

Ce fut ce souci presque maternel à l'égard de sa santé qui donna à Isabella un véritable sentiment de sécurité. La gorge nouée, elle inclina la tête avec reconnaissance et accepta un autre bol de nourriture. Lorsqu'elle l'eut terminé, elle proposa son premier cours d'anglais. Mr Lee y consentit sur-le-champ.

— Bol, baguettes, table...

Elle était tellement fatiguée qu'elle serait volontiers allée au lit dès la tombée de la nuit, c'est-à-dire vers dix-huit heures dans cette partie du monde, de façon presque invariable à cause de la proximité avec l'équateur. Parfois, elle avait la nostalgie des longues soirées d'été d'Angleterre, de l'atmosphère fraîche, de la pluie fine, persistante et des matins d'automne piquants. Ici, il pleuvait souvent à verse l'après-midi, et l'air restait chaud et humide toute l'année.

Ce fut seulement lorsque Mrs Lee et sa fille montèrent l'escalier qu'Isabella vit son souhait se réaliser. Elles lui montrèrent où satisfaire ses besoins corporels, les domestiques lui apportèrent une cruche d'eau pour le matin, puis tout le monde s'installa pour dormir.

Isabella était exténuée. Étendue sur son matelas, couverte par décence d'un simple drap, elle laissa couler quelques larmes de soulagement et de tristesse mêlés.

Mais vint ensuite le réconfort d'un petit rayon d'espoir. Il y avait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi en sécurité, qu'elle n'avait pas aussi bien mangé, en outre. Les choses iraient peut-être mieux pour elle à présent.